

gents, ayant le front tourné vers le ciel, une âme immortelle, un Père qui est le Père commun de la race humaine.

Cependant, en dépit de ces orgueilleuses et cruelles théories, les pauvres se multipliaient plus qu'ils ne l'avaient fait depuis l'origine du monde, et leurs maux se multipliaient avec eux, et ils devenaient tous les jours plus menaçans. Pendant qu'on enivrait avec des promesses mensongères d'égalité, d'indépendance, de bien-être, les malheureux ouvriers, une classe nombreuse parmi eux retombait forcément dans l'esclavage. Réduite à l'aliment du jour, elle ne peut plus désormais s'affranchir du paupérisme, nouveau nom de cette nouvelle servitude. Mais en frappant le pauvre, ce fléau est devenu menaçant pour le riche. Son premier danger a été de désunir les hommes, de troubler la société, ou il a profondément altéré le principe de la charité chrétienne. Dans les contrées où le flot de la population s'est élevé avec rapidité, les ouvriers ayant dépassé les besoins du commerce, ont cessé d'être un objet de spéculation, pour devenir un objet de terreur; c'est à ce dernier titre qu'ils ont été secourus. La taxe a été payée aux pauvres comme à un ennemi. Ce n'est plus un frère; le riche a donné sans affection, le pauvre a reçu sans reconnaissance. Alors s'est trouvé brisé un des plus puissants liens des sociétés chrétiennes. Ce tribut, que la charité a rendu heureusement inutile dans notre France catholique, a produit une tyrannie d'un nouveau genre. A la vue de la multiplication effrayante des pauvres, nos sophistes ont dit comme les Egyptiens en présence d'un peuple qui devenait trop nombreux: Opprimons-les avec sagesse; *sapienter opprimamus eos*. Elle a conseillé aux gouvernemens de punir les riches plus compatissans que la loi; et il a été défendu, sous des peines sévères, aux malheureux d'exiter des émotions; à l'homme qui ne l'est pas, d'y succomber.

Il est des contrées où la loi, dans sa cruelle prévoyance, a voulu s'assurer si la faim était assez pressante pour contraindre l'indigent au sacrifice de sa liberté; elle a fait précéder son aumône par la prison. Telles sont les inventions funestes d'une science anti-chrétienne. Elle avait encouragé un développement indéfini de la population: épouvantée aujourd'hui de son nouvel accroissement, elle s'est mise à calculer ce qu'il fallait de misère et d'oppressions pour la contenir. Toutes les autres digues étant trop faibles, la science a imaginé une contrainte morale, aussi favorable au vice que la continence chrétienne est favorable à la vertu. Ne vous laissez pas, N. T. C. F. d'entendre les déplorables erreurs que Dieu a permises pour vous rendre votre foi plus chère, plus vénérable. Saint Paul avait dit à un petit nombre d'élus: *En ce qui touche les vierges, je vous donne seulement un conseil*. Les âmes célestes, assez courageuses pour le suivre, avaient été bénies par Jésus-Christ; mais le Sauveur avait eu soin d'ajouter: *Loins que tous puissent s'élever à cette perfection, tous ne sont pas même capables de la comprendre*. L'Eglise n'avait autorisé à l'embrasser qu'après de longues et sévères épreuves. Une science toute matérielle est venue dire aux hommes que cette chasteté volontaire était un crime contre la société, parce qu'elle ravissait trop de citoyens à l'Etat. En vain des vierges innombrables, anges d'amour et de bonté, avaient consolé les pauvres, formé l'enfance à la vie chrétienne, apaisé le Ciel par leurs prières, par leurs touchantes expiations, offert à tous de sublimes exemples; en vain des légions d'apôtres vierges avaient donné aux peuples catholiques des sentimens nouveaux de paix et de charité, et fait germer dans leur sein des vertus inconnues, une philosophie impure est venue proclamer qu'il fallait rompre pour des liens moins parfaits les liens sacrés, source de tant de bienfaits; et aujourd'hui elle dit à des êtres qu'elle a affranchis de toutes les lois morales, enivrés de sensations grossières, entassés dans un même lieu sans distinction de sexe: Tu ne formeras point une famille. Elle le dit à ceux-là précisément dont elle a rendu les passions plus précoces, et auxquels une union légitime serait plus nécessaire pour résister à des séductions capables de pervertir les anges.

Nous osons à peine vous signaler une maxime plus perverse encore. D'autres sophistes ont compris l'impossibilité d'une semblable contrainte: mais, en y renonçant, ils ont osé conseiller à des époux chrétiens de tromper le vœu de la nature, et de rejeter vers le néant des êtres que l'lieu appelait à l'existence.

Que pensez-vous, N. T. C. F., de ces impurs systèmes et de leurs contradictions? N'y voyons nous pas encore une fois cette confusion dont le Seigneur menace tous les fabricateurs de mensonges? *Abierunt in confusione omnes fabricatores errorum*.

O Dieu sauveur, qui avez sanctifié l'union des époux, en lui rendant son indissolubilité, son unité, sa pureté primitives, je vous bénis encore d'avoir consacré les vœux des vierges, comblé de grâces une vie qui ne s'élève au dessus de la terre que pour y faire descendre les bénédictions du ciel. Je vous bénis d'avoir traité jusque dans les ouvrages d'une philosophie impie la justification de votre saint Evangile. Depuis qu'elle a proféré ses infâmes doctrines, vous n'êtes que trop vengé de ses blasphèmes contre vos angéliques conseils.

Dieu se venge de ces esprits superbes en les livrant à leur sens réprouvé.

Il se venge tôt ou tard de leurs disciples, que dévore la fièvre de l'or et des jouissances sensuelles. Il se venge enfin des Etats que cette passion parvient à dominer, à corrompre. Arrive un jour où, pour conquérir la fortune, la cupidité ne se borne pas à spéculer sur les travaux de l'industrie; elle veut y parvenir sans autre travail que d'irriter et de soulever toutes les passions. Les chrétiens sont trop peu irritables; il leur faut des hommes qui, à leur exemple, n'aient plus de foi dans un monde meilleur. L'industrie per-

vertie par l'irrégion leur en donnera qui seront en outre pleins de colère contre une société où ils meurent plutôt qu'ils ne vivent, avec le désespoir de trouver à peine un pain trempé de larmes, au lieu des jouissances si souvenent et vainement promises.

Il leur faut des hommes qui ne redoutent pas de compromettre leurs amis, leurs bienfaiteurs, leurs parens. En souffrant de cruelles privations, en abandonnant la foi, en se livrant au désordre, ils se sont affranchis du respect des lois, de tout sentiment de reconnaissance, de l'amour de leur famille. Que faut-il de plus? et comment, au sein d'une atmosphère aussi orageuse, ne pas redouter les tempêtes?

O juges, ô maîtres de la terre, comprenez enfin le véritable principe de la vie des sociétés chrétiennes, les causes de leur décadence ou de leur prospérité!

Vous n'aviez fait des guerres et des traités, établi des relations de peuple à peuple, que pour obéir aux théories qui ont refroidi la charité, favorisé le culte de l'or, le mépris de la frugalité, le dégoût des plaisirs simples et purs: Vous n'armerez désormais, ou vous ne pacifierez les peuples que pour vous défendre contre les dangers dont vous préservaient ces vertus. Vous armez! mais retrouverez-vous l'amour de la patrie, les dévouemens intrépides, les courages désintéressés? *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et ces sentimens qui font les nations invincibles vous seront donnés par surcroît*. L'Evangile n'a rendu si fortes les sociétés soumises à ses lois, que parce qu'il remonte jusqu'à Dieu, pour inspirer à ceux qui obéissent un respect filial, à ceux qui commandent une justice paternelle; pour donner à tous des pensées de miséricorde, de bienveillance, de charité.

(Suite et fin au prochain numéro.)

MORT DE SIR CHARLES BAGOT.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de Son Excellence SIR CHARLES BAGOT, qui succomba à sa longue et douloureuse maladie le 19 à 3 heures du matin. Depuis plusieurs jours on s'attendait d'heure en heure à cette alléante nouvelle; mais quoique l'espoir d'une complète guérison fût depuis longtems perdu on se flattait cependant que la providence prolongerait cette précieuse existence assez pour qu'il pût revoir sa patrie, pour qu'il pût mettre le sceau à son administration loyale et généreuse en l'appuyant de son autorité et de sa parole dans la métropole. Dans ce cas nous ne l'aurions pas perdu tout-à-fait; et la réception qui l'aurait accueilli en Angleterre et sans doute aussi les récompenses qui lui auraient été décernées et qu'il a si bien méritées, auraient été un témoignage éclatant de sa justice, de sa sagesse, et une réparation non moins précieuse des calomnies dont on a accablé le parti libéral de ce pays. Mais tout regret est devenu inutile: un tombeau est désormais entre cette noble existence et nous; il ne nous reste que ses actes pour honorer sa mémoire et nous protéger, un souvenir que le pays qu'il a tant aimé vénéra et bénira longtems. Cette reconnaissance et ces bénédictions ne seront pas inutiles: elles prouveront que les Canadiens comprennent la loyauté et la justice; les sentimens nationaux seront une leçon pour les gouvernans à venir, ils leur diront: Voulez vous l'amour et l'appui du pays? Soyez justes et généreux envers lui: on ne vous demande pas de faveurs, mais simplement de la justice.

Nous n'avons aucuns détails sur la mort de notre excellent gouverneur. Si les journaux de Kingston nous en apportent, nous les publierons dans notre prochain numéro.

BULLETIN.

Consécration à la Sainte-Vierge des jeunes filles des écoles de Montréal.—Départ du R. P. Telmon.—Les prédicateurs en campagne.—Lettres apologétiques de la Compagnie de Jésus.

Samedi dernier, à 8 heures, Mgr. de Montréal fit à sa cathédrale la consécration à la Ste. Vierge de toutes les jeunes filles des écoles de la ville. Dès 7½ heures on les vit défilér en ordre de procession par toutes les rues aboutissant à la cathédrale, venant des différentes parties de la ville et des faubourgs, au nombre d'environ 1,200. Rien n'était gracieux et touchant comme ce grand nombre de jeunes filles qui reçoivent dans une seule localité une éducation morale et religieuse, par les soins de pieuses et habiles institutrices. Les dames religieuses de la Congrégation donnent à elles seules l'instruction à plus de onze cents jeunes filles, tant dans leur pensionnat que dans les écoles des faubourgs. Un autel splendide avait été dressé à l'entrée du chœur de la cathédrale pour cette sainte cérémonie. Un précieux reliquaire, renfermant une portion considérable d'un vêtement de la Ste. Vierge, y était exposé au dessous d'une statue de l'Immaculée Conception. Mgr., revêtu de ses ornemens pontificaux, fit de l'autel une courte exhortation aux enfans sur la cérémonie du moment; il dit la messe à laquelle com-